

Du boeuf à l'anis

Patrick Nicol

Numéro 76, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91230ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2019). Du boeuf à l'anis. *L'Inconvénient*, (76), 96–99.

Du bœuf à l'anis

TERRE DES CONS

Patrick Nicol

J'arrivais de diner. J'avais eu dans mon lunch du bœuf à l'anis, des patates pilées, des carottes caramélisées. Un pudding au tapioca, une pomme. Une fois réchauffé, le bœuf était un peu dur. La lumière sur mon téléphone de bureau était allumée : quelqu'un m'avait appelé.

Les conversations dans la salle des profs avaient languï, un peu. On avait surtout parlé de cas : un étudiant qui demandait une extension, une étudiante qui avait un problème d'odeurs corporelles, un cas de plagiat. J'avais peu participé à la discussion, me contentant de quelques farces sur l'étudiante qui pue (qui qui pue ? d'où qu'a pue ?) et d'acquiescements polis à mes collègues inquiets, accablés ou franchement indignés devant la mollesse des élèves ou les tyrannies auxquelles ils sont soumis : travail, études, consommation, beauté, personnalité...

J'avais prévu somnoler un peu, prendre des courriels, niaiser sur Facebook une petite demi-heure avant de me remettre au travail. Il est rare maintenant que sonnent nos téléphones de bureau. Je n'ai pas tout de suite pris le message.

Facebook m'invitait à des événements auxquels je n'avais pas envie de participer. Spectacle à La petite boîte noire, marche pour la planète, marché de Noël allemand. Les collègues écrivains se réjouissaient que leur livre se retrouve dans les bilans de fin d'année, les collègues professeurs affichaient les perles de dissertations, sinon rien. J'ai caché tellement de gens sur Facebook – ceux qui parlent trop de politique, ceux qui se ploguent tout le temps, ceux qui font de leurs enfants des vedettes de l'Internet – que je n'ai plus comme fil d'actualités que des publicités ou des messages incompréhensibles parce que publiés par des inconnus. Et il y a ceux qui me disent ce qu'il y a dans le journal.

Une demi-heure à perdre. Quoi faire, à quoi m'occuper ? Ce n'est pas le travail qui manquait, mais l'attention n'y aurait pas été. Un jour, on va arrêter de faire des farces sur les hamacs dans les bureaux et on va s'équiper sérieusement pour faire la sieste au travail. On est au 21^e siècle, après tout.

Le message était d'Amir. Il me rappellerait plus tard. Je me suis demandé pourquoi il n'avait pas essayé mon cellulaire, ou Messenger. Puis j'ai oublié.

C'était la semaine où on regarde qui réussit et qui échoue, grâce à nous ou malgré nous, parmi les jeunes personnes qui nous ont été confiées. La semaine où on fait le ménage de nos dossiers, activité qui consiste essentiellement à faire glisser sur notre fond d'écran des icônes vers la corbeille. J'y mets parfois un petit bruit de bouche. Un obus qui explose, un bonhomme qui tombe dans un trou quand le pdf intitulé *Consignes_dissertation* est supprimé. Parfois j'oublie que je ne suis pas seul dans mon bureau. Un rire me le rappelle, ou l'écho d'un autre obus, ou le léger tousotement de quelqu'un qui peine à se concentrer.

Plus loin, des filles riaient et je m'en suis trouvé irrité, bien sûr. Irrité par habitude, on dirait, irrité parce que mon absence de concentration cherchait quelque chose à quoi se raccrocher. Un alibi, un os à ronger. Ou c'était cette hargne, cette toute petite hargne que je traîne toujours avec moi. Un voisin recevait une élève et sa voix grave, que certains trouvent belle, a monopolisé un moment mon attention, canalisé ma dispersion, m'a avalé, bref, comme nous avale un trou noir, une douleur intense ou le bruit d'une craie sur le tableau. Il lui expliquait la différence entre une métaphore et une métonymie et la fille tentait avec l'énergie du désespoir d'y comprendre quelque chose parce qu'il lui manquait deux points pour réussir sa session, passer à go, poursuivre sa vie. Métaphore et métonymie. Tout le long j'ai craint que mon collègue ne soulève l'épineuse affaire de la synecdoque.

Des étudiants dans le corridor venaient remettre leurs derniers travaux, certains en dansant, d'autres en reniflant les premiers signes d'une grippe. Les collègues les saluaient, ennuyés ou chaleureux, certains déjà nostalgiques, ou c'était la fatigue ou chez eux aussi la maladie, je ne sais pas, tout le monde parlait avec une fêlure dans la voix. La maladie, oui, ou cette sentimentalité ou cette agressivité gratuite qui vous vient quand les défenses sont tombées, ou rien, je n'ai plus rien pensé de la voix de mes collègues et de leurs élèves sinon qu'elle m'empêchait de travailler, ce que d'ailleurs je n'avais pas encore essayé de faire.

Julie était restée à la maison, prétextant un rhume pour avancer dans sa correction. Arriver à Noël en même temps que tout le monde. Se garder du temps pour aller dans les magasins avant que l'hystérie des fêtes ne soit pleinement engagée.

La première copie de l'après-midi portait sur *Il pleuvait des oiseaux* et elle m'a donné du mal. Une autre sur *La femme qui fuit* m'a fait rire, mais d'un rire mauvais, jaune sale, qu'heureusement personne n'a surpris puisqu'à ce moment ma collègue était sortie se chercher un café. Elle ne devrait pas boire tant de café, ça la rend irritable.

À propos du roman d'Anaïs Barbeau-Lavalette, l'étudiant disait que, dans la littérature québécoise, les personnages faisaient en général de mauvais choix. Ils tombaient dans l'alcool, le chômage, mariaient des hommes mauvais et étaient trop lâches pour retourner à l'école. Selon lui, toute notre histoire collective n'était qu'une succession de mauvais choix individuels, posés par des individus qui (bien sûr) n'avaient pas eu de modèles mais qui (surtout) n'avaient pas de couilles. Pas de colonne, voire pas de rêves. Il ne le disait pas comme ça, mais là était sa pensée. Par ailleurs, son travail n'était pas mauvais. Pas beaucoup de fautes. Le protocole de présentation était respecté. J'ai eu beau chercher, ce gars-là finirait dix points en haut de la moyenne. J'ai de plus en plus de doutes sur la pertinence de laisser les étudiants s'exprimer.

Personne n'a répondu quand j'ai appelé à la maison. J'ai pensé que Julie était dans le bain, ou endormie, ou qu'elle regardait sonner l'appareil sans décrocher, convaincue qu'il s'agissait de vieux parents, de sollicitation ou d'un sondage. Le téléphone fixe ne sonne plus que pour ça, des vieux ou des vendeurs. J'aurais pu la joindre sur son portable, mais ce que j'avais à lui demander ne pressait pas vraiment et je voulais lui laisser le choix, justement, de répondre ou pas. Je ne voulais pas non plus la surprendre dans le hall du Carrefour de

Les voleurs étaient entrés par la fenêtre de la cuisine qu'ils avaient fracassée.

l'Estrie ou les allées du Canadian Tire, en train de se faire mal servir par une employée sous-payée que sa propre incompétence rend agressive. Quand j'en aurai la patience, je ferai débrancher la ligne terrestre, mais il faut pour cela passer une heure avec l'employée de Vidéotron qui voudra changer mon besoin de simplification en désir de performance, tentant de me persuader que ça me prend un autre modem, des blocs de données supplémentaires, plus de chaînes sur la télé, un décodeur plus performant m'offrant la possibilité d'enregistrer des semaines de films poches que je n'aurai jamais le temps de regarder.

Des fois je me dis qu'ils devraient nous payer. Nous verser un salaire quand on accepte de répondre aux innombrables questions de leurs employés. Je me dis que Google devrait me payer quand je perds du temps à examiner les commerces qu'il me suggère, Microsoft et Facebook aussi devraient me payer, eux qui me demandent sans cesse de remplir des rapports d'événements, de me prononcer sur mes goûts en matière de publicité, qui m'imposent sans cesse des tonnes de microtâches et qui, pour toute option, me laissent le choix de répondre OUI ou PAS MAINTENANT plutôt que NON, juste non. Des fois, je frustre. Des fois aussi je suis juste triste. D'une tristesse brune, lente et visqueuse, qui colle aux parois au lieu de s'évacuer. Comme un rhume mauvais. Mon correcteur automatique me demande si *des fois* est vraiment l'expression que je souhaite employer et j'ai un peu le goût de l'envoyer chier, de lui demander pourquoi il tient toujours, absolument, à me parler. Pourquoi il s'impose à moi qui n'ai rien demandé.

Des voleurs étaient entrés chez Amir. Je ne le savais pas encore. Des jeunes, avaient dit les policiers. C'est ce qu'ils disent toujours. Des kids à la recherche d'argent comptant, d'appareils transportables. Mais pas seulement.

C'était le bordel au cégep, pas moyen de se concentrer. Le professeur à la voix d'or s'était maintenant tourné vers son collègue plus âgé qui le félicitait de sa tolérance, de sa patience de novice. Lui n'en pouvait plus de remplir des cruches, de gaver des oies, encore un peu et il parlait d'outres et d'amphores, objets dont plus personne n'est en mesure de se faire une représentation mentale, images qui suffisaient à prouver que cet homme est passé du côté sombre de la farce, celui où c'est l'inadéquation du professeur, sa désuétude et, en définitive, son ignorance du monde qui font rire.

Moi, je n'ai jamais pensé que les élèves étaient des oies ou des cruches. Cela supposerait que leur ouverture est à ma portée, ce dont je suis de moins en moins convaincu. Je les imagine plutôt comme des silos, de longs tubes qui percent le plafond de la classe pour s'emplir d'air et de courants atmosphériques alors que ma parole les frôle, comme la brume dans les champs flatte les bâtiments de ferme sans perturber les bêtes abritées.

Dans cet extrait de Zone, de Marcel Dubé, peut-on dire que Ciboulette et Tarzan vivent dans l'illusion ? Peut-être. Peut-être pas. On s'en crisse. Pas tant, pas en général, mais là, oui, vraiment, on s'en fout. Trois semaines avant Noël, est-ce qu'on ne pourrait pas juste se taire ? Se serrer la main, se souhaiter bonne chance, s'épargner l'un à l'autre le pire de nous-mêmes ? Ce que je lisais sur les copies, ce que j'avais à dire sur ce que je lisais et ce que j'avais dit qui avait mené à la rédaction de ces copies me paraissaient sinon absurdes du moins excessivement maladroits, inadéquats, petits... Comme si tout conspirait pour nous empêcher de vivre notre vie, une vie qui serait vraiment la nôtre et non pas une sorte de comédie qui laisse tout le monde insatisfait. J'avais envie de me plaindre, mais ma collègue m'avait déjà assez enduré.

Amir avait eu Julie au téléphone. Ils s'étaient parlé. Pas très longtemps parce que Julie lui avait vite proposé de venir le rejoindre. Ce serait plus simple. On verrait. Ils verraient. Ensemble.

Il y a des jours où il vaut mieux, pour soi et pour le reste de l'humanité, ne pas corriger. J'aurais bien le temps plus tard, quitte à faire plus vite quand l'échéance serait plus rapprochée. Je suis parti tôt. Au moins, j'évitais le trafic.



Avant j'aimais conduire, mais maintenant ça m'énerve. Les gens conduisent tellement mal et je suis si impatient, si vite agressif que je me surprends. Et me déçois. En cinq minutes me voilà qui crie après le mononcle qui met cent ans à tourner dans le stationnement du supermarché. L'espace devant lui est vide, les voitures derrière moi arrivent vite. Justement quelqu'un me klaxonne, comme si j'étais responsable de ce désordre. J'en veux à celui de derrière et à l'autre devant, seul dans mon habitacle encore froid, et en colère, encore, toujours en maudit.

La maison était vide quand je suis entré et je me suis dit tant mieux, dans le fond. Je vais passer une petite demi-heure sans parler, et sans entendre, ça va me calmer. Quand Julie arriverait, je serais de meilleure humeur. Me restait à décider si je prendrais la première bière sans elle.

Les voleurs étaient entrés par la fenêtre de la cuisine qu'ils avaient fracassée. La vitre s'était répandue sur le comptoir, dans l'évier, par terre. Tous les tiroirs de la chambre avaient été ouverts, fouillés, certains renversés. Longtemps Amir est resté debout au milieu de son petit monde, maintenant saccagé, incapable de trouver en lui la force de ramasser. Des bijoux avaient disparu. Un iPad, le double de ses clés.

J'étais seul chez moi et rien ne me semblait digne de m'occuper. La télé, mon téléphone, même lire était exclus. Je suis resté couché sur le divan, les mains sur les yeux. Après dix minutes je m'ennuyais. J'ai fini par consulter mon Facebook, prendre en note mentalement les articles qu'on me recommandait de lire. Où était Julie ? Je ne lirais jamais ces articles.

Julie était arrivée chez Amir avec la perceuse et d'autres outils. Elle est restée seule dans l'appartement pendant que notre ami allait acheter le contre-plaqué qui lui permettrait de boucher le trou. Ils ont travaillé ensemble deux heures, sans m'appeler, complices dans la préoccupation de ne pas ajouter à mon stress, à ce qui m'apparaît souvent comme une montagne de préoccupations et qui n'est rien d'autre qu'un tas de tracas.

Il y avait de la merde sur son tapis. En plein centre de son salon dont les étagères avaient été vidées. Les voleurs avaient pissé dans son lit. *Quel genre de monde fait ça ? C'est ce qu'a demandé Amir à Julie qui me l'a demandé une fois à la maison. Elle était habillée tout croche, ses cheveux étaient emmêlés, elle avait dans le front une traînée de crasse maladroitement essuyée. Quel genre de monde rentre chez le monde pour salir ? Juste détruire.*

J'avais allumé la télé sans trop m'en rendre compte. Il devait jouer à ce moment une publicité de pick-ups. Il passe toujours des pubs de pick-ups. Julie avait pris deux bières en venant me rejoindre dans le salon où j'étais encore couché. Elle n'avait pas pris la peine d'apporter des verres. *Osti que le monde est cave. Maudit qu'ils sont méchants.* ■